

Nouveaux Cahiers du socialisme

Nouveaux
Cahiers du
socialisme

Razmig Keucheyan, *La nature est un champ de bataille. Essai d'écologie politique*, Paris, La Découverte (Zones), 2014

René Charest

La décroissance, pour la suite du monde
Numéro 14, automne 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79445ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif d'analyse politique

ISSN

1918-4662 (imprimé)

1918-4670 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Charest, R. (2015). Razmig Keucheyan, *La nature est un champ de bataille. Essai d'écologie politique*, Paris, La Découverte (Zones), 2014. *Nouveaux Cahiers du socialisme*, (14), 255–257.

Tous droits réservés © Collectif d'analyse politique, 2015

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

é
rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

l'américanisme, se distingue des idéologies des classes dominantes en ceci : « elle fonctionne comme une idéologie commune à l'ensemble de l'impérialisme collectif et pas seulement comme transmission des croyances de chaque bourgeoisie à sa population respective ».

Ces trois facteurs – la convergence et l'intégration des intérêts des classes dominantes, l'organisation militaire supranationale et l'idéologie impériale – définissent et caractérisent l'impérialisme du XXI^e siècle. Certes la domination impériale a connu des soubresauts au cours des trente dernières années, on n'a qu'à penser aux crises répétées du néolibéralisme et à l'effritement important de l'idéologie impériale elle-même, mais sa fluidité et sa propension à se reproduire restent un défi théorique à relever pour tous les penseurs marxistes qui, à l'instar de Claudio Katz, veulent élaborer une théorie de l'impérialisme contemporain.

**Razmig Keucheyan, *La nature est un champ de bataille.*
*Essai d'écologie politique, Paris, La Découverte (Zones), 2014***

RENÉ CHAREST

Règle générale, les socialistes ont tendance à intégrer le discours écologiste davantage que les écologistes à reprendre le discours des socialistes. La contribution de Keucheyan invite les socialistes à parler d'écologie sans trahir leurs convictions de classe. Il faut le signaler d'entrée de jeu : rares sont les livres qui ont réussi avec autant d'intelligence et de pertinence stratégique à conjuguer les enjeux écologistes et socialistes.

Connu pour *Hémisphère gauche. Une cartographie des nouvelles pensées critiques*, ouvrage visant à faire connaître la « nouvelle gauche » sur le plan international, Keucheyan a aussi proposé une nouvelle présentation des textes de Gramsci. Il est l'auteur d'une importante préface dans la réédition récente du dernier livre de Nicos Poulantzas, *L'État, le pouvoir et le socialisme*. Dans cette préface, Keucheyan constate d'ailleurs que les auteurs de gauche les plus célèbres occultent souvent les questions stratégiques de leur analyse; la politique, par un curieux paradoxe, est absente des théories politiques ! Keucheyan prêche pour sa part par l'exemple inverse, en soumettant une analyse concrète de la stratégie capitaliste dans le champ de l'écologie. De cette manière, l'auteur se démarque des thèses pessimistes et catastrophistes qu'on entend formuler très souvent lorsque la crise écologique est abordée comme s'il n'y avait plus rien à faire ni aucun projet à proposer sur cet enjeu. Keucheyan, pour sa part, propose réellement une stratégie anticapitaliste dans le champ de l'écologie.

Son postulat de départ est très clair : « Un se divise en deux, en matière environnementale comme en d'autres ». Autrement dit, on ne doit pas faire abstraction des oppositions de classe lorsque l'on aborde la question environnementale. Le dénouement de la crise écologique ne dépend pas d'une

concertation entre les classes, mais plutôt d'une lutte entre celles-ci, opposées sur cette question comme sur le reste. Pourquoi ? Pour deux raisons : d'abord parce que les classes exploitées sont les plus touchées par les désastres écologiques (pensons aux dégâts causés par l'ouragan Katrina dans les quartiers pauvres de la Nouvelle-Orléans en 2005) et ensuite parce que la classe capitaliste trouve constamment le moyen de soutirer des profits politiques et économiques de la question environnementale. Non seulement elle parvient à créer une image sécurisante avec les différents projets capitalistes verts à la Al Gore mais, et c'est là une contribution très importante de Keucheyan, elle réussit à bénéficier d'une manière importante des désastres écologiques par le biais de la financiarisation de la nature et de la militarisation de l'écologie.

Pour cet auteur, l'environnement est de la sorte un enjeu de classe qui inclut certaines problématiques et qui en exclut plusieurs autres. La pensée dominante dans le champ environnemental situe ses préoccupations dans le domaine de la nature sauvage et ne se préoccupe pas vraiment des problèmes de santé publique dans les zones urbaines qui sont toutefois tout autant des enjeux environnementaux. Keucheyan propose le concept de racisme environnemental pour désigner les inégalités sociales qui sont présentes dans le champ même de l'environnement. L'ouragan Katrina est la métaphore tragique de ce concept de racisme environnemental. Keucheyan consacre aussi plusieurs pages au cas du Darfour traversé par des enjeux climatiques majeurs alors qu'il est souvent perçu comme un conflit purement ethnique.

Le capitalisme repose sur un rapport social. Au même titre que la classe, la race et le genre, le capitalisme génère des inégalités spécifiques dans la nature et l'environnement. Keucheyan aborde plusieurs cas de figure de ce rapport entre le capital, la lutte des classes et la nature. Il note d'abord que les différents secteurs de la population ne sont pas égaux face aux conséquences de l'industrialisation (p. 43). Il constate aussi une inégalité concernant l'accès aux ressources naturelles. Pensons ici à l'accès à l'eau et à toutes les batailles menées contre la privatisation de l'eau encore aujourd'hui. Plus loin, l'auteur aborde la question de la pauvreté énergétique. En Grèce, par exemple, l'insuffisance des moyens de se chauffer a fait en sorte qu'il y a eu une augmentation très forte des coupes illégales de bois et une accélération de la déforestation. Enfin, on doit évoquer les expositions à des risques naturels ou industriels très grands dont sont victimes certaines populations plus vulnérables.

« Le capitalisme, note-t-il, est générateur de crises, mais il produit aussi des anticorps à la crise » (p. 79), ce qui lui permet de s'en sortir temporairement et de réaliser des profits, sa seule raison d'être pourrait-on dire. C'est là que Keucheyan aborde longuement la question de la financiarisation de la nature et en particulier l'assurance des risques climatiques. Ce chapitre est un exemple magistral d'une analyse de la situation concrète basée sur l'histoire et ses rapports de classe. L'auteur explique pourquoi et comment l'assurance des catastrophes naturelles est un marché en pleine expansion. Le marché de l'assurance doit

en effet constamment gérer et anticiper l'apparition de nouveaux risques. Les changements climatiques en font partie d'une manière importante et peuvent générer des coûts très importants pouvant même causer la faillite de certaines compagnies qui ont mal anticipé ces risques. Le risque est une incertitude probabiliste, donc assurable. Si le marché est défaillant et n'évalue pas le risque de la bonne manière, les entreprises peuvent toujours recourir à la réassurance, l'assurance des assurances.

Sur un autre plan, dans le marché des assurances, un produit est apparu ces vingt dernières années, celui du « *catastrophe bond* », les obligations catastrophes. Ces obligations permettent aux gouvernements et aux entreprises de faire face aux risques liés aux catastrophes naturelles à venir. Elles sont utilisées par des États désireux de faire face à des catastrophes trop coûteuses pour le marché classique de l'assurance. L'entreprise ou le gouvernement pourvu de ces bons va perdre ses investissements lorsqu'il y a une catastrophe, mais dans le cas où celle-ci ne survient pas, va empocher des intérêts. Ce nouveau marché des *cat-bonds* est en voie de devenir un marché supérieur à ceux de l'assurance et de la réassurance combinés. « La financiarisation des risques climatiques est la conséquence de l'augmentation du coût des catastrophes climatiques » (p.107).

Après la financiarisation, l'autre réaction typique du capitalisme face à la crise écologique est celle de la guerre. Là encore, l'analyse de l'implication militaire dans le changement climatique est très convaincante chez Keucheyan. L'armée est en mesure d'intervenir sur la question écologique parce que c'est un des rares secteurs institutionnels à être capable de penser à long terme, soit sur des durées de 40 ou 50 ans. Le propre de l'appareil militaire est de penser à long terme et aussi de se mesurer au désordre. Il est un spécialiste du chaos qui peut aujourd'hui s'inscrire dans le paradigme des guerres créées par le nouvel impérialisme, qui possède une dimension écologique indéniable : la pénurie des ressources et la dégradation des écosystèmes sont devenues des causes importantes des conflits armés à travers le monde.

En somme, l'analyse stratégique de Keucheyan peut devenir une référence importante pour les réseaux écosocialistes qui existent un peu partout dans le monde. Ce livre réussit à opérer une synthèse des enjeux économiques et écologiques d'une manière convaincante pour ceux et celles qui cherchent à réunir d'une manière organique les verts et les rouges. Le projet écosocialiste prend tout son sens dans la mesure où les luttes économique et écologique se confondent, puisque comme Keucheyan le dit, « le capitalisme ne mourra pas de mort naturelle pour une raison simple : il a les moyens de s'adapter à la crise environnementale » (p. 199). *La nature est un champ de bataille* est une contribution majeure d'un intellectuel organique de la gauche.